

Les Éboulements

Volume 6, Number 3, août 1970

L'invention du pays : chroniques et notices d'Arthur Buies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036453ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036453ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1970). Les Éboulements. *Études françaises*, 6(3), 330–334.
<https://doi.org/10.7202/036453ar>

LES ÉBOULEMENTS

Je continue d'habiter un pays inhabitable. Ce n'est que trois jours après la votation que j'ai pu apprendre la victoire de MM. Pelletier, Fournier et Taschereau, et cepen-

dant le premier triomphait à Kamouraska, justement en face d'ici, à dix lieues de distance, et les deux autres à vingt-cinq lieues à peine. Vous, habitants de Montréal, vous l'avez su deux jours avant moi : ce qui prouve que tout, dans ce monde, n'est qu'une immense plaisanterie, la distance qu'un vain mot, et la proximité qu'un mirage trompeur. Nous avons bien ici la malle quatre fois par semaine, mais je ne sais pourquoi les grands événements s'arrangent toujours de façon à arriver après son départ de la ville. En outre, le bateau à vapeur qui doit venir ici les mercredis et samedis, a toujours quelque prétexte nouveau pour arriver le plus tard possible ; tantôt, c'est le brouillard, tantôt la marée, tantôt l'humeur de son capitaine ; quand il n'y a pas de raisons du tout, cette absence même de raisons lui en fournit une ; le désagrément de ne pouvoir être en retard a indisposé la machine, et l'équipage, furieux de cette obligation inattendue d'être exact, s'en venge en faisant tourner le bateau deux heures autour du quai avant d'accoster.

Ou bien, le bateau, venu quatre heures après le temps, se trouve tout à coup pressé au point de ne pouvoir rester en place ; alors, on débarque la moitié des effets, et l'on crie à leurs destinataires qu'ils auront le reste au retour.

Les citoyens des Éboulements gémissent et se lamentent, mais comment voulez-vous faire entendre une plainte au reste du monde, lorsqu'on n'a la malle que trois fois par semaine ?

Dire que je suis venu échouer sur ce morceau de terre et que j'ai à peine l'espérance d'en pouvoir sortir, avant d'avoir pris l'habitude des ascensions périlleuses ou des descentes précipitées dans les abîmes ! En effet, d'ici à Québec, ce ne sont que des côtes qui donnent le vertige ; on dirait que cette région a regimbé sous la main du Créateur. Pour prendre le bateau, il faut un héroïsme surhumain et se résigner parfois à attendre une journée entière sur le quai désert. Si la patience est la vertu des nations, elle éreinte les individus : à force d'en avoir, on finit par être

enragé. J'ai vu ici une jeune femme dangereusement malade, et obligée d'attendre le médecin dix-huit heures avant de pouvoir se faire soigner ; il était allé simplement à deux lieues d'ici, à l'île aux Coudres.

À l'heure où j'écris ces quelques lignes, au moment même de commencer cet alinéa, les nouvelles électorales, déjà vieilles partout, m'arrivent en masse. C'est un flot d'incertitudes et d'invraisemblances grossi par l'imagination de chacun. Mais on écoute le tout avec avidité. Les blagues les plus colossales des journaux sont encore une pâture délicieuse pour nous malheureux, enchaînés au sommet de la terre ; et, de quelque côté qu'arrive une rumeur, elle est reçue comme une compatissante amie.

Quel pays curieux ! les hommes y restent primitifs, malgré toutes les trouées qu'y a faites la civilisation ; mais si vous voulez entendre de vraies saillies sans prétention, de ces mots gaulois comme nos pères en étaient si prodiges, venez ici. À part cela, rien n'est plus étranger au moindre vernis social que l'habitant des Laurentides.

Jusqu'aux chiens qui veulent être barbares. Hier, j'ai voulu faire une marche à deux milles de ma demeure ; je passais paisiblement comme tout homme qui a la conscience de sa force, eh bien ! malgré cet extérieur peu électoral, j'ai failli me faire dévorer par ces généreux quadrupèdes, amis de l'homme. C'est probablement mon faux col et ma chemise de toile qui les agaçaient, ces objets inconnus leur étant suspects ; je fus sauvé par la maigreur déplorable qui est comme l'enseigne de mon tempérament ; ne pouvant pas trouver mes mollets, les caniches des Éboulements se contentèrent de faire en mon honneur un concert d'abolements qui dura deux heures. Voilà le seul divertissement que j'aie eu encore depuis huit jours !

J'écoute les histoires des chasseurs ; il y en a de très curieuses : « Par une belle journée de septembre, me dit le père Dufour (un vieillard qui, depuis l'âge de douze ans, connaît toutes les forêts à dix lieues en arrière des montagnes), j'étais allé dans les concessions que vous voyez d'ici et qui, il y a vingt ans, ne comptaient pas une seule habita-

tion. Dans ce temps-là, nous chassions le canard partout à trois milles en arrière du village ; les tourtes étaient si nombreuses qu'on les tuait à coups de bâton, il fallait presque s'en défendre dans l'air comme des maringouins. Sur le marché de Québec, j'ai vu ce gibier se vendre souvent au prix de quinze sous la douzaine ; aujourd'hui, vous ne trouvez plus ni gibiers ni forêts, mais des concessions et des villages qui comptent jusqu'à deux cents électeurs, pendus comme des nids aux flancs des montagnes ou juchés sur des plateaux qui semblent inaccessibles.

« Or, un jour, en m'aventurant à quelques milles au milieu des vallées et serpentant avec les détours des bois, je parvins à un petit plateau grand de quelques centaines de pieds, complètement libre d'arbres, et sur lequel s'élevait un seul tronc dénudé d'environ trente pieds de hauteur. La fantaisie me prit de grimper dessus ; laissant donc mon fusil à terre, je montai et j'arrivai au sommet du tronc. Là je vis qu'il était creux et d'un diamètre de deux pieds à peu près ; voulant l'examiner attentivement, je me penchai, mais dans le mouvement que je fis, une moitié du corps emporta l'autre et je dégringolai dans l'arbre béant. Vous pensez bien qu'arrivé au bas je n'étais pas fier. Comment sortir de là ? Me fallait-il donc sans secours y mourir de faim ou de désespoir ? Je me tournai et me retournai en tous sens, j'essayai toutes les façons de grimper, j'enfonçai mes doigts avec rage dans les bois que je croyais à moitié pourri, j'y fis des entailles furieuses avec mon couteau, mais tout cela en vain. Il faut avoir été dans un arbre creux pour savoir ce que c'est !...

« Enfin, après des efforts surhumains, comme je retombais haletant, couvert de sueurs, résigné à la mort, je jetai un dernier regard vers le haut de l'arbre ; ... j'y vis deux yeux flamboyants et une tête d'ours penchée qui semblait interroger la profondeur ; puis, en une minute, la tête se changea en derrière et l'animal commença à descendre lentement dans cette position. « Sauvé ! je suis sauvé ! » m'écriai-je, et j'attendis quelques instants. L'ours descendit, descendit avec lenteur, jusqu'à ce qu'arrivé à la

portée de mon bras, je m'élançai dans un effort suprême, le saisis vigoureusement par le poil avec mes deux mains et l'animal effrayé, furibond, mugissant, se remit à monter dans le creux de l'arbre. Arrivé au sommet, je me jetai au-dehors et tombai près de mon fusil. L'ours resta à me regarder quelques minutes comme se donnant à tous les diables pour savoir ce que cela voulait dire ; puis il descendit gravement, silencieusement, dans son trou. Pour moi, je partis à grands traits, impatient de brûler un cerge en l'honneur de St. Hubert. »

« — Voilà, père, une histoire que je raconterai aux gens de Montréal, lui dis-je. Ils aiment l'invraisemblable et sont un peu blasés sur les prodiges. Pourtant il leur reste encore assez de naïveté pour se confier en tout à l'auteur des chroniques du *National*. Après celle-ci, je tirerai l'échelle. »